

1

– **E**n retard ? Encore une fois ! Là tu exagères !
– hurle Gladys au téléphone.

– Je suis désolée, je suis prise dans un terrible embouteillage.

– Dépêche-toi, tu as intérêt à être au bureau très rapidement.

Elle me raccroche au nez. Rien de vraiment alarmant. Gladys est habituée à mes petits retards. Le tout est de savoir doser. Je n'arrive jamais (ou alors rarement) avec plus de quinze minutes de retard. J'appelle toujours pour prévenir, conscience professionnelle avant tout. Et, dans mes appels, je place ma voix avec juste ce qu'il faut de déception et de frustration pour que ça paraisse crédible.

En fait, lorsque j'appelle ma chef Gladys ce matin pour la prévenir, je ne suis pas encore partie de chez moi et me dirige d'un pas décidé vers ma voiture.

« Je travaille au service marketing d'un grand groupe agroalimentaire », voilà ce que je réponds quand on me demande ce que je fais dans la vie.

En général, cette annonce est suivie d'un hypocrite « ah, ça a l'air intéressant » et la conversation s'arrête ou alors on me demande des yaourts gratuits.

Je critique beaucoup mon travail mais en réalité il me plaît plutôt bien. J'ai intérêt car je passe plus de douze heures par jour au bureau. Je me lève Poplait, je respire Poplait, je mange Poplait, je parle Poplait, j'ai des amis Poplait, je dors Poplait, bref, je vis Poplait.

Alors j'ai bien le droit de m'accorder quelques petites minutes de retard. C'est ma façon de me rebeller, voler quelques précieuses secondes à Poplait.

J'espère juste qu'il n'y aura pas d'embouteillages, ça serait quand même un comble !

Je mets mon téléphone sur haut-parleur et appelle Marc, mon meilleur ami et lui aussi membre de la famille Poplait.

– Alors comment est-elle ?

– Bonjour à toi aussi. Je vais très bien, merci de le demander. Tes petites attentions sont le ciment de notre amitié.

– Arrête tes sarcasmes ! Je viens de téléphoner à Gladys pour lui dire que j'allais être en retard...

– Es-tu au moins dans ta voiture ?

Il me connaît trop bien. C'en est presque inquiétant.

Je reprends :

– Comment est-elle maintenant ?

– Tu choisis mal ton jour. Ongles violets.

– Violets ? Mais nous sommes mardi. Le mardi, c'est rose pâle d'habitude...

– Pas de chance. Elle est rouge pivoine et a déjà avalé deux cafés.

– Je fais vite.

Je suis tellement stressée en raccrochant que j'en manque presque ma sortie. Rester concentrée sur la route. S'arrêter au feu rouge. Tourner à droite. Ne pas

écraser les piétons. Tourner à gauche. Éviter la mamie qui traverse en dehors des clous à deux à l'heure. Respirer.

Ongles violets... Tout ça n'augure rien de bon.

Au bureau nous avons remarqué une étrange et néanmoins véridique corrélation entre la couleur des ongles de notre patronne et son humeur. Mais, en général, elle respecte un certain ordre. Couleur plutôt claire en début de semaine et foncée en fin. C'est à croire qu'elle aborde chaque début de semaine avec une pointe d'optimisme qui se gâche dès le mercredi et se transforme en hargne féroce le vendredi. Comme une bonne résolution prise un 31 décembre, à laquelle on croit un peu moins le 1^{er} janvier et qu'on délaisse petit à petit pour carrément la ranger au fond de notre cerveau au rayon « à faire l'année prochaine ». Sauf qu'elle, c'est toutes les semaines.

Nous n'avons pas tardé, malins que nous sommes, à faire le calcul : couleur claire égale optimisme et couleur foncée égale humeur massacrant.

J'avais donc pensé qu'étant mardi mon léger retard n'entraînerait qu'une petite remontrance, mais si le vernis était violet je devais m'attendre à pire.

Appuyer sur l'accélérateur.

Mon cœur s'allège, je suis à moins de dix minutes du bureau. J'aurai peut-être même le temps de prendre un petit café à la machine avec Marc avant ma réunion.

Un bruit sourd suivi d'un râle répétitif me fait sursauter. Je baisse la radio et tends l'oreille. Le bruit continue. Oh non ! Pas ça, pas aujourd'hui ! Ma voiture tanguet et cahote, je sens bien ce qui arrive mais refuse de l'énoncer clairement. Peut-être que si je fais comme si de rien n'était la voiture va se remettre à rouler normalement.

Non. Pas la peine de réciter douze mantras d'affilée, j'en suis sûre et certaine : j'ai crevé.

Je ne sais pas quoi faire. Je ne suis qu'à quelques minutes du bureau. Avec un peu de chance je pourrais rouler tout doucement jusque-là. Le problème, c'est que rouler à 20 km/h sur une rocade au lieu de 70 km/h est plutôt dangereux et que mon pneu risque d'éclater avant d'arriver.

Il n'y a aucune voie de secours pour me garer, pas de glissière de sécurité derrière laquelle m'abriter.

Je vois déjà les titres des journaux, « Une magnifique jeune femme promise à un grand avenir percutée de plein fouet par un poids lourd alors qu'elle se rendait courageusement à son travail. La nation en deuil ». Ma mère en train de pleurer à mes obsèques. Marc faisant mon éloge funèbre une main sur le cœur.

Il faut réagir, mon instinct de survie prend le relais. Je me rabats sur la voie de droite au prix de quelques insultes et autres doigts d'honneur. Ce que les gens peuvent être dépourvus d'humanité, mes warnings allumés n'affichent-ils pas ma détresse ?

Je continue à rouler tout doucement et crains que mon pneu ne déjante. La voiture tremble de plus en plus et le bruit devient vraiment fort.

Sauvée ! J'aperçois une voie de dégagement. Je me dirige vers elle et finis par m'arrêter.

J'ai les bons réflexes et suis assez fière de moi. J'enfile le gilet jaune réglementaire non sans penser à la terrible allure que je vais avoir, mais je consens à ce sacrifice pour éviter à ma mère et à Marc la tristesse de mes funérailles.

Je me tourne vers l'arrière de la voiture pour attraper le triangle rouge à placer derrière le véhicule.

Impossible de l'ouvrir ! Je tire et retire dessus pour essayer d'enlever ce satané capuchon de l'étui.

C'est vraiment à croire que la personne qui a conçu cet engin ne pensait pas à l'utilisation que l'on allait en faire ! Que s'est-elle dit ? Que l'énergie du désespoir ou l'adrénaline décuplerait la force d'une faible femme pour la transformer en un Hulk en gilet jaune ? Je regrette d'avoir mis de côté la gym.

J'y vais avec les dents. Enfin ! Le bouchon finit par lâcher.

Bon, comment ça se monte ce machin-là ? Je déplie les extrémités, j'ai l'impression de monter l'étagère Framgångsrik d'un magasin suédois. Je réussis cependant et vais le placer à quelques mètres de la voiture.

Il ne me reste plus qu'à attraper mon téléphone portable et à monter sur la bordure en béton de la route pour me mettre à l'abri.

Je me sens vidée et il n'est que 8 heures du matin. Je dois prévenir le bureau.

– Marc, tu ne me croiras jamais ! J'ai crevé ! J'attends le dépanneur.

– Non, tu as raison, je ne te crois pas. Celle-là tu peux la servir à Gladys mais pas à moi. Qu'est-ce qui se passe ? Tu es angoissée pour la réunion et tu ne sais pas quoi te mettre, c'est ça ?

Quel machisme ! Je suis sidérée par son attitude, même si je dois bien reconnaître que mon premier retard était dû à une hésitation existentielle concernant la tenue la plus adaptée à ma grande journée.

– Écoute-moi, j'ai réellement crevé. J'ai échoué sur une voie de la rocade. Je porte le gilet jaune !

– OK, alors là je te crois. Pour porter cette horreur, il faut vraiment que tu sois en panne. Ça va aller ? Que veux-tu que je fasse ?

Je profite de cet élan de gentillesse pour demander d'une petite voix :

– Pourrais-tu prévenir Gladys pour moi ?

– Alors ça non ! Impossible. Tu sais que j'ai des difficultés relationnelles avec elle, me répond-il doctement en récitant la brochure sur la gestion de la colère qu'il a dû apprendre par cœur.

En effet, Marc a eu quelques problèmes avec Gladys. Ces ennuis l'ont obligé à consulter un psychanalyste sur ordre du grand chef de Poplait. Tout ça ne partait pourtant que d'un simple malentendu. Gladys semblait sensible au charme de Marc et un soir, au sortir d'une réunion avec de gros clients qui venaient de signer un chèque d'un montant tout aussi gros, nous nous sommes laissées aller, elle et moi, à quelques confidences accentuées par les flûtes de champagne offertes par la boîte.

Toute à ma griserie, je lui ai communiqué le numéro de téléphone de Marc et je crois bien que sur l'instant cela m'a même semblé être une bonne idée. J'ai poussé le vice jusqu'à préciser qu'il était célibataire.

Bien évidemment, le lendemain, je me suis rendu compte de mon erreur et j'en ai informé le pauvre Marc.

Gladys lui avait déjà laissé quatorze messages plus ou moins alcoolisés, plus ou moins clairs, plus ou moins désespérés.

Marc tenta tout ce qui était en son pouvoir pour la repousser gentiment, mais, bizarrement (et cela nous en

apprend beaucoup sur la personnalité de Gladys), plus il la repoussait et plus elle en redemandait.

Bien que Marc ne réponde jamais à ses appels ni à ses avances, un jour Gladys s'arrangea pour se retrouver seule aux toilettes avec Marc. Elle ferma la porte à clé et lui fit des avances très explicites, l'acculant entre le lavabo et le sèche-mains.

Marc, se sentant pris au piège et étant un peu claustrophobe, a voulu se dégager et l'a envoyée valser contre le sèche-mains. Le nez de la prédatrice a heurté malencontreusement le coin de l'appareil et s'est cassé.

Marc a été convoqué en conseil de discipline et malgré son explication a été obligé de suivre des séances de thérapie sur la gestion de la colère.

Depuis, l'ambiance au bureau est encore descendue de quelques degrés et les ongles de Gladys ont tendance à se teindre plus souvent en foncé.

– Je sais que je te demande un grand service mais je n'ai pas le courage de l'affronter moi-même.

Je sais que la partie est perdue d'avance mais, plus que le service que je lui demande, entendre la voix de mon ami me reconforte.

– Tu sais que je ferais tout pour toi... mais ça non !

– OK, n'en parlons plus. Je comprends. Nous n'avons pas la même vision de l'amitié. Moi, je serais prête à déplacer un cadavre au beau milieu de la nuit pour toi sans poser de question, mais toi tu ne veux même pas transmettre un simple message pour moi...

– C'est... euh... gentil mais *a priori* je n'ai pas l'intention de déplacer un cadavre ou de tuer quelqu'un...

– Moi si, toi ! Tu me lâches au pire moment. Je suis seule et désespérée. Peut-être que je ne reviendrai pas,

peut-être que je serai enlevée par un *serial killer*, peut-être que je serai fauchée par un chauffeur de poids lourd daltonien qui n'aura pas vu mon gilet jaune.

– Arrête, tu vas me faire pleurer.

La culpabilité ne fonctionne pas vraiment sur Marc et ça m'énerve. J'explose :

– Ne compte pas sur moi pour t'aider la prochaine fois que tu auras un macchabée à cacher ou que tu crèveras sur le bord de la route !

– Je te rappelle que je n'ai pas de voiture...

– Eh ben quand même !

Je raccroche et regarde pendant un moment mon téléphone, attendant un signe divin qui me donnerait le courage d'affronter le courroux de Gladys quand soudain, il se met à sonner.

Je le laisse presque tomber. Le nom de Gladys s'affiche sur mon écran en même temps que résonne la musique que joue Dracula sur son orgue. Est-ce dans ma tête ? Non, c'est la sonnerie que je lui ai attribuée.

Comment est-elle au courant ? A-t-elle fait installer un logiciel espion dans mon téléphone ? Elle en serait bien capable.

Je me racle la gorge et prends une voix la plus détendue et cordiale possible.

– Gladys, justement j'allais t'appeler...

– Où es-tu ?

Sa voix gronde comme si elle était au fond d'une grotte en train de préparer un poison mortel dans un grand chaudron en bronze. Ou alors est-ce simplement l'écho de mon téléphone mêlé au bruit de la circulation ?

– Tu vas rire...

Elle ne dit rien. Je continue :

– ... ou peut-être pas. Je suis en panne, j'ai crevé. Ne t'inquiète pas, j'ai tout pris en charge très vite, tu connais mes qualités organisationnelles. J'attends la dépanneuse qui va arriver incessamment sous peu. Je vais être au bureau sans même que tu aies remarqué mon très léger retard.

Silence.

Je hais les silences de Gladys, ils sont pires qu'un vent sibérien. Les silences de Gladys laissent entrevoir les pires châtiments. Je pense que, dans une vie antérieure, Gladys a dû faire partie du tribunal de l'Inquisition. Vêtue d'une longue cape pourpre assortie à ses ongles, elle devait être particulièrement douée pour soumettre les hérétiques à la « Question ». Je l'imagine maniant la manivelle reliant une broche à l'estomac du pauvre supplicié, laissant ses silences en suspension entre quelques rires diaboliques.

Elle a aussi dû être un chef de goulag très performant.

– Gladys ? Tu es encore là ?

Parfois la meilleure défense est la stupidité.

– Oui.

Une colère froide, je déteste ça.

– Bon. Je pense que le dépanneur ne va pas tarder et je préfère rester joignable au cas où il n'arriverait pas à me trouver.

Stupidité toujours, mais il vaut mieux qu'elle me croie idiote plutôt que menteuse.

– Si tu n'es pas là dans la demi-heure, je donne le dossier Krapfeld à Agnès...

– Non, Gladys. Tu sais bien que je travaille dessus depuis des mois et que je connais tous les détails du dossier.

Ce n'est quand même pas de ma faute si l'asphalte est mal entretenu et que les innocents usagers de la route dont je fais partie se retrouvent en panne à cause d'un clou laissé à l'abandon.

– Tu pourras donner tes notes à Agnès qui, soit dit en passant, est arrivée bien en avance ce matin afin de préparer au mieux son travail, ajoute-t-elle perfide.

– Je fais de mon mieux et au plus vite. Je te tiendrai informée, mais s'il te plaît attends avant de donner le dossier à Agnès.

– On se voit dans vingt minutes.

Elle raccroche brutalement. Vingt minutes ! Elle venait de dire une demi-heure ! Comment peut-elle me priver de ces précieuses minutes et me menacer de donner MON dossier à Agnès ?

Gladys a désormais dans mon esprit quitté son aube de présidente du tribunal de l'Inquisition pour un très seyant uniforme SS.

Agnès ! Tout mais pas Agnès. Cette lèche-botte, hypocrite, dont les dents rayent le plancher.

À l'école, Agnès devait être la chouchoute de la maîtresse, celle qui réclamait des contrôles, dénonçait ses camarades et réclamait le silence. Assise au premier rang, je l'imagine bien, derrière ses lunettes en écaille, se retourner le regard mauvais vers les deux ou trois plaisantins du fond de la classe et leur dire de se taire.

Je déteste les « Agnès », celles qui font des coups bas par-derrière et des sourires par-devant. Celles qui vous disent la pire des méchancetés avec une voix sucrée. Celles qui commencent leurs phrases par « C'est pas pour critiquer mais... ». Celles que tous les autres trouvent tellement gentilles, tellement douces et fragiles

que, lorsque vous vous défendez contre leurs attaques, arrivent à faire croire que c'est vous la méchante. Celles que vous êtes la seule à voir sous leur vrai jour, un masque poli et bienveillant qui cache un fond jaloux et mauvais. Celles qui se font passer pour des victimes alors qu'elles sont des bourreaux. Des tyrans persécuteurs derrière un sourire trompeur.

Je les déteste mais être une « Agnès » relève du grand art. Être une « Agnès », c'est être une professionnelle de la manipulation, une experte du lavage de cerveau.

Je déteste les « Agnès » mais des fois, j'aimerais bien être capable d'être une peste qui ne recule devant rien et écrase les autres sans aucun remords, j'aimerais bien être une « Agnès », juste un peu...

Agnès, tel un vautour, n'arrête pas de me tourner autour, de fureter pour glaner des informations qu'elle utilisera pour son compte personnel.

Elle vient à mon bureau sous le prétexte de me demander de lui prêter une agrafeuse et en profite pour jeter un œil sur mes dossiers.

Je sais qu'elle a très mal pris le fait que j'obtienne le contrat Krapfeld et n'attend qu'une erreur de ma part pour sauter sur l'occasion de me le voler.

Je la visualise très bien en ce moment même, en train de répandre son fiel à sa manière passive agressive :

– Ah bon, elle est encore en retard. La pauvre, ça fait quand même trois fois ce mois-ci. Ce n'est pas que je tienne des comptes mais je trouve que ça démontre un certain laisser-aller de sa part. Sans vouloir critiquer bien sûr.

Ou alors :

– Un pneu crevé ? Mais elle n'a pas déjà utilisé cette

excuse le mois dernier ? Enfin par excuse, je veux dire raison, je n'insinue pas du tout qu'elle te ment, Gladys. Tu vois, moi, c'est pour ça que je prends le bus.

Il faut vraiment que cette dépanneuse arrive rapidement. Je ne supporterai pas que le dossier Krapfeld revienne à cette fouine d'Agnès.

Je suis désespérée et tellement stressée. En colère aussi. Contre Agnès, contre Gladys et contre moi.

Gladys est énervée, peut-être qu'elle ne pensait pas ce qu'elle disait.

Mais ce qui m'inquiète, c'est qu'elle soit aussi remontée alors qu'elle semble avoir oublié que je dois faire une grosse présentation dans moins de deux heures devant toutes les huiles de Poplait.